

L'ÂME DES RACES (1)

La mort de Gustave Le Bon me conduit à relire quelques unes des œuvres de ce philosophe original dont la vigueur de la pensée n'a d'égal que l'étendue des connaissances. A une époque de déliquescence morale et d'anarchie intellectuelle comme la nôtre, la leçon d'un esprit qui pense fortement et sainement est d'un puissant secours et la meilleure des sauvegardes.

Cette leçon, je l'ai trouvée depuis plusieurs années déjà dans l'auteur de *La Psychologie des foules* et de tant d'autres livres profonds et substantiels qui font réfléchir sur les problèmes les plus délicats concernant l'évolution des civilisations et des peuples. Et je l'ai reçue avec d'autant plus d'empressement qu'elle m'apportait une confirmation pour ainsi dire scientifique de quelques-unes des idées auxquelles mes réflexions personnelles m'avaient déjà conduit et que j'eus tout heureux de retrouver dans ces livres exposées avec une force et une logique singulières ou condensées en des formules d'une netteté décisive.

Voir des idées qui vous sont chères érigées en lois scientifiques par un grand esprit qui a fait le tour de toutes les connaissances, quelle joie et quel réconfort pour un homme qui prétend chercher dans l'étude et dans l'expérience des règles positives de vie et de conduite !

J'ai donc relu principalement le petit livre intitulé *Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, livre qui a été déjà traduit dans au moins une douzaine de langues, en arabe, en turc, en hindoustani, en japonais, aussi bien qu'en anglais, en allemand, en italien ou en suédois. C'est dire quelle influence considérable a exercée dans le monde entier cette sorte de manuel de psychologie des races.

Ce succès était justifié, car ce petit livre paru depuis 1894 était plein d'enseignements dont chaque peuple pouvait faire son profit. Et depuis, il n'a pas perdu de son intérêt ; au contraire : les événements qui sont survenus par la suite, notamment la grande guerre européenne et la propagation dans le monde des doctrines socialistes

et communistes, ont en tous points confirmé les prévisions de l'auteur.

C'est qu'elles sont basées sur une étude consciencieuse et méthodique faite au cours de nombreux voyages à travers des contrées qui furent les témoins de la prospérité et de la décadence de plusieurs civilisations.

Car les peuples naissent, vivent et meurent comme des individus, et leur évolution est conditionnée par un ensemble de facteurs psychologiques qui constitue ce qu'on peut appeler leur âme. Ces facteurs agissent comme des lois absolues dont la méconnaissance est toujours néfaste à la vie des sociétés.

Découvrir ces lois, en démontrer la nécessité, voilà le but que s'est proposé Gustave Le Bon.

« La vie d'un peuple et toutes les manifestations de sa civilisation, dit-il, sont le simple reflet de son âme, les signes visibles d'une chose invisible, mais très réelle. Les événements extérieurs ne sont que la surface apparente de la trame cachée qui les détermine. »

Il y a donc une âme des races qu'on trouve au fond de toutes les manifestations de leur vie morale, intellectuelle, sociale, politique, un substratum mental qui les différencie les unes des autres et qui n'est que le résultat de leur constitution psychologique. Cette constitution leur est aussi particulière, aussi spécifique que peuvent l'être leurs caractères physiques, comme leur taille ou la couleur de leur peau.

A un point de vue absolu, on peut dire qu'il n'y a presque pas de races pures, sinon chez des peuplades encore à l'état sauvage. La plupart des races civilisées ne sont aujourd'hui que des « traces historiques », c'est-à-dire formées à travers les siècles par des mélanges, des croisements, résultat d'invasions, de migrations ou de conquêtes. Mais par le fait même qu'elles ont subsisté pendant longtemps dans les mêmes conditions d'existence, elles ont acquis des caractères propres, lesquels accumulés par l'hérédité ont fini par avoir une grande

fixité et déterminent le type de chaque peuple.

« La constitution mentale d'une race représente non seulement la synthèse des êtres vivants qui la composent, mais surtout celle de nombreux ancêtres ayant contribué à la former. Ce ne sont pas les vivants, mais les morts qui jouent le rôle prépondérant dans l'existence d'un peuple. Ils constituent les créateurs de sa morale et des mobiles inconscients de sa conduite. »

Tout groupement humain qui a eu une longue existence forme donc un bloc homogène ayant sa vie et ses caractéristiques propres. Œuvre non seulement des générations présentes, mais encore, mais surtout d'une longue suite de générations passées, les bases sur lesquelles il repose ont une constance et une stabilité qui sont la condition même de toute vie qui n'est pas que passagère. Elles ne sauraient être modifiées au gré des institutions ou des hommes. Elles ont le caractère de véritables lois psychologiques dont la méconnaissance provoque dans la vie du groupe des perturbations telles qu'elles peuvent conduire à la décadence, à la désagrégation ou à la mort.

« Ce n'est donc pas le hasard, ni les circonstances extérieures, ni surtout les institutions politiques qui jouent le rôle fondamental dans l'histoire d'un peuple. C'est surtout son caractère. »

Fruit de l'hérédité, ce caractère ne peut être modifié que par l'hérédité. C'est pure illusion de croire qu'on peut transformer mentalement un peuple, en y transplantant les mœurs, les institutions, les idées, les croyances d'un autre peuple. Cette transformation n'est jamais qu'apparente, et n'agit que sur les éléments accessoires du caractère et non sur son fond propre. Il en est ainsi, par exemple, de l'instruction qui n'influe que sur l'intelligence et très peu sur le caractère. Or l'intelligence n'est qu'un élément secondaire dans la vie d'un peuple, c'est son caractère qui est tout. Tout progrès intellectuel qui ne s'accompagne pas d'un progrès dans l'ordre moral, dans le caractère, est vain et illusoire. Et le progrès moral est toujours lent, parce que pour être réel, il doit apporter une modification dans le caractère ; il demande un effort persévérant, continu, constamment orienté dans un même but, et pour

qu'il devienne définitif, il faut qu'il soit consolidé par l'hérédité.

« C'est lentement et par une série d'étapes successives qu'un peuple peut s'élever sur l'échelle de la civilisation. Essayer au moyen d'une instruction savante, de lui éviter ces étapes, c'est seulement désorganiser sa structure mentale, et le ramener finalement à un niveau inférieur à celui où il était arrivé par lui-même. »

Car le pire malheur qui puisse arriver à un peuple, c'est la désagrégation de sa structure mentale, autrement dit de son âme. Cette âme qui a demandé plusieurs siècles pour se former et prendre conscience d'elle-même, n'a besoin que d'un temps très court pour se désagréger complètement. Et alors c'est la décadence irrémédiable.

Ces vérités sont souvent perdues de vue, surtout en politique, où sous l'influence de théories assimilatrices, l'on croit à la toute puissance des institutions pour transformer les peuples.

« Une dangereuse chimère est de croire que les gouvernements et les constitutions sont pour quelque chose dans la destinée d'un peuple. En lui-même se trouve sa destinée, et non dans les circonstances extérieures. Tout ce qu'on peut demander à un gouvernement, c'est de traduire les sentiments et les idées de la nation qu'il se trouve appelé à régir. Il en est généralement l'image. Aucun gouvernement, aucune institution dont on puisse dire qu'ils sont absolument bons ou absolument mauvais. Le gouvernement du roi de Dahomey était probablement excellent pour le peuple qu'il se trouvait appelé à diriger ; et la plus savante constitution européenne eut été mauvaise pour ce même peuple. C'est là ce qu'ignorent malheureusement les hommes d'Etat qui se figurent qu'un gouvernement est chose d'exportation, et que les colonies peuvent être gouvernées avec les institutions d'une métropole... »

Les races telles qu'elles sont déterminées par la nature ou formées par l'histoire sont donc des sortes d'unités irréductibles, qui ne sauraient être assimilées l'une à l'autre par l'emprunt réciproque de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leurs croyances, de leurs arts, de leur littérature ou de leurs institutions. Ces éléments de leur civilisation ne sont que les manifestations extérieures de

leur âme. Et cette dernière est pour ainsi dire constante et invariable; elle n'évolue qu'en vertu d'un développement interne et non sous l'influence de circonstances extérieures. Mais lente à se former, elle est assez prompte à se désagréger et à disparaître; et sa disparition entraîne la déchéance du peuple ou de la race qui n'a pas pu la maintenir et la sauvegarder.

Cette conception de la race n'est-elle pas quelque peu étroite? N'est-elle pas souvent démentie par l'histoire qui a vu se former bien des races nouvelles par le mélange ou la fusion d'anciennes races? Ne risque-t-elle pas de donner naissance à une sorte de « racisme » intransigeant de nature à dresser les uns contre les autres les différentes races du monde et à entraver tout assai de réelle entente ou de collaboration internationale, de vrai rapprochement ou d'interpénétration des peuples? N'est-elle pas en quelque sorte la condamnation de ce que peut avoir de bienfaisant la colonisation européenne dans ce qu'elle vise à transformer mentalement les peuples colonisés pour les élever progressivement au niveau de leurs colonisateurs, qui doivent, pour la justification morale de leur entreprise, être avant tout des éducateurs?

Malgré ces objections qui ne manquent pas apparemment de force, les lois psychologiques qui président à l'évolution des peuples et que Gustave Le Bon a tirées de l'étude des faits, n'en conservent pas moins leur valeur absolue. C'est toujours pour les avoir méconnues que le monde et l'histoire ont connu tant de conflits sanglants et de bouleversements tragiques. Certes, on a vu des races nouvelles se créer au cours des siècles, mais elles furent toujours l'œuvre des siècles, car il faut un temps infiniment long pour transformer une hérédité acquise par la formation d'une hérédité nouvelle. Et chaque fois il fallut un ensemble de conditions agissant uniformément dans un même sens en un laps de temps suffisant : coexistence dans des milieux identiques d'individus de deux races égaux par le nombre ou apparentés par l'hérédité — c'est le cas le plus fréquent —, extermination ou absorption par la race conquérante des populations aborigènes encore à l'état sauvage ou vraiment incapables de résister ou de s'adapter... Mais

toujours il faut un temps très long pour que la race nouvelle se crée tout à fait par la création d'une hérédité nouvelle, autrement dit d'une âme nouvelle. Faute de quoi on n'aboutit qu'à la formation d'une « race de métis », « sans énergie, sans volonté, sans moralité », sans structure mentale définie, sans caractère, sans âme, en un mot. Une telle race n'est pas viable et ne constitue qu'une sorte de monstruosité psychologique.

L'âme des races n'est donc pas un vain mot, c'est une entité absolue, et c'est une réalité vivante qui conditionne toute leur évolution. Celle-ci, pour être normale et rationnelle, doit être conforme à ses impératifs. Si elle s'en écarte, elle devient vite dangereuse et perturbatrice. Quand on sait d'une part ce qu'il faut à un peuple de temps et d'efforts, pour se créer une armature morale susceptible de lui donner la force et la cohésion nécessaires à tout groupe humain ayant la volonté de vivre et de prospérer, et d'autre part, avec quelle facilité cette armature se désagrège et se détruit, en ne touchant qu'avec infiniment de prudence à tout ce qui se rapporte à la vie intime de ce peuple.

Est-ce à dire que races et peuples soient désormais condamnés à s'affronter en inconcus, en adversaires, et qu'il leur soit vraiment impossible de se pénétrer les uns les autres, d'exercer les uns sur les autres cette influence bienfaisante en quoi consistent les apports de la civilisation et de la culture?

Non, chaque peuple ayant atteint un certain degré d'évolution possède une élite, ouverte au progrès, accessible aux influences extérieures.

C'est par l'intermédiaire de ces élites que se font les échanges spirituels entre les races, et encore seulement dans le domaine de l'intelligence. Pour que ces apports du dehors pénètrent dans le domaine du caractère et y déterminent une transformation de la mentalité, il faut toute l'œuvre profonde et inconsciente du temps, et cette œuvre est toujours très longue.

L'âme des races est un refuge caché, une retraite profonde, une citadelle inexpugnable, où l'on n'entre que peu à peu par la sympathie, par la douceur, par la persuasion, et jamais par la force et par la violence.

L'ÂME DES FOULES (1)

J'ai rendu hommage à l'œuvre de Gustave Le Bon en parlant dernièrement de « l'âme des races » d'après son livre *Lois psychologiques de l'évolution des peuples*. Je voudrais parfaire cet hommage en traitant de « l'âme des foules » d'après un autre ouvrage non moins célèbre du même auteur, intitulé *Psychologie des foules*.

Dans l'œuvre si variée et si riche du vieux philosophe, dernier « encyclopédiste » qui vient de s'éteindre, ces deux petits livres ont le plus contribué à lui donner une réputation universelle. C'est que Gustave Le Bon y avait condensé sous une forme commode, accessible à tous, les réflexions qu'il avait tirées de ses observations et de ses voyages, et qu'il s'y était fait en quelque sorte le « vulgarisateur » de sa propre pensée. De là vient leur succès à l'étranger, et jusque dans les pays les plus lointains de l'Orient. Car il y a une forme de la vulgarisation qui ne « vulgarise » pas au sens commun du mot, c'est-à-dire ne rabaisse pas, ne « primarise » pas, si je puis m'exprimer ainsi, les idées et les notions qu'elle prétend faire connaître, mais les élargit en les situant sur un plan général et en en faisant ressortir ce qu'il y a de fondamental, d'essentiel pour le rendre accessible aux hommes d'autres mentalités et d'autres races. C'est cette forme de haute vulgarisation dont certains ouvrages de Gustave Le Bon donnent un exemple typique. Et, soit dit en passant, c'est celle qu'il faudrait employer pour faire connaître aux Annamites la pensée de l'Occident.

Comme il y a une âme des races, il y a une âme des foules. Une race n'est en somme qu'une foule ayant acquis par une longue vie commune et par l'hérédité un certain nombre de caractères propres qui la différencient des autres races. Foule à ses débuts, la race redevient foule à son déclin, quand sa constitution mentale se désagrège, quand elle perd de ses caractères spécifiques. Mais la foule elle-même a sa vie propre, une vie éphémère, transitoire, mais qui ne manque ni d'intensité, ni souvent de violence. Elle est l'artisan de toutes les révolutions, de tous les mouvements populaires qui ren-

versent les gouvernements et bouleversent les peuples. Elle est la source de toutes les énergies latentes qui dorment au fond des races et qui se manifestent dans des moments de crise comme des sortes d'éruptions malignes donnant à l'organisme social des fièvres dangereuses et toujours déprimantes. La foule est donc un facteur important dans la vie des peuples ; elle l'a toujours été de tout temps, mais dans les vieilles sociétés rigides d'autrefois, son rôle, pour avoir été souvent violent, n'en fut pas moins momentané et pour ainsi dire sporadique ; tandis que de nos jours il tend à devenir tout à fait prépondérant, de sorte qu'on a pu dire avec juste raison que notre époque est véritablement l'ère des foules.

C'est un fait d'ailleurs que la foule est aujourd'hui maîtresse, et que partout, dans tous les domaines, c'est la dictature du nombre, devant laquelle la valeur, le talent, le génie même doivent s'incliner. On peut déplorer cet état de choses ; on ne peut nier qu'il existe, puisqu'il est une des caractéristiques de l'évolution du monde moderne. Toutes les sociétés, même les plus fermées, les plus hiérarchisées, tendent à se démocratiser, c'est à dire à donner à la foule une place, une importance qu'elle n'a jamais connue jusqu'ici. Nous sommes loin du temps où Confucius affirmait que « le peuple ne pouvait que suivre et était incapable de comprendre », autrement dit de commander, de diriger en connaissance de cause. Aujourd'hui, dans tous les pays civilisés du monde, le peuple dirige, commande, il est omniaiscient, omnipotent, ou est censé l'être, puisqu'il est déclaré souverain.

La « souveraineté du peuple », conduisant peu à peu à la « dictature du prolétariat », c'est à dire à l'omnipotence de ce qu'il y a de plus peuple dans le peuple, de plus foule dans la foule, voilà l'évolution de toutes les sociétés modernes. S'il est vrai que les races décadentes retournent à la foule, l'humanité actuelle serait elle en décadence pour que les principales races qui la composent accusent ainsi ce mouvement général de désagrégation qui les précipite de plus en plus dans le chaos des

(1) France-Indochine, 4 Mars 1932.

cohortes primitives ? Car on ne saurait interpréter comme un signe de progrès ou de santé cette montée subite, cette ruée désordonnée vers la surface des éléments les plus lourds, les moins purs d'une société ou d'une race, au risque de submerger, d'emporter, de détruire tout ce qu'elle a produit de meilleur à travers les siècles. Ou bien assisterions-nous à la genèse d'une humanité nouvelle par le bouleversement de toutes les assises sur lesquelles ont reposé jusqu'ici nos vieilles sociétés et le renversement de l'ancienne table des valeurs qui donnait une importance exagérée à ces notions d'ordre, de continuité, de hiérarchie, de stabilité, de discipline individuelle et sociale déjà considérées comme périmées ?

Quoi qu'il en soit, nous sommes sous le signe du nombre et sous le règne des foules.

Comment se comporte ce maître nouveau que nous devons servir et qui est appelé à régir nos destinées : la foule ?

C'est ce que se propose d'étudier Gustave Le Bon dans sa *Psychologie des foules*. Avec la même sûreté et la même méthode qui l'ont guidé dans sa pénétrante analyse de l'âme des races, il nous fait voir les ressorts qui font mouvoir les foules, nous montre leur âme impulsive et simpliste, intolérante et crédule, inaccessible à la raison et au raisonnement, mais capable de s'enflammer, de s'enthousiasmer, de se sacrifier même pour des illusions qui flattent leurs instincts, leurs haines ou leurs engouements d'un moment.

Le maître que nous avons à servir est un maître essentiellement inconscient et fantasque, incapable de nourrir de longs projets mûris et prémédités, agissant toujours au gré des impulsions ou des excitations du moment, et avec cela aussi autoritaire et aussi despote que le plus absolu des tyrans. Et pourtant quand on pénètre sa psychologie particulière, on comprend assez aisément les mobiles de sa conduite, et en ayant l'air de lui céder, — car rien ne sert de lui résister, — on peut le cas échéant agir sur elle.

Cette psychologie est, nous l'avons vu, assez sommaire. L'âme des foules est éphémère et instable, mais quand elle agit, elle peut être extrêmement violente, d'autant plus violente qu'elle est inconsciente, toute force véritable résidant dans l'inconscience.

Voici d'ailleurs, d'après Gustave Le Bon, les caractères propres à toute foule en gé-

néral, car les foules de chaque race ont, à côté de ces caractères généraux, des caractères particuliers qui leur viennent de la race à laquelle elles appartiennent.

La foule ordinaire n'est qu'une agglomération d'individus ; elle n'est pas intéressante, parce qu'elle est incohérente et incapable d'action. Elle ne nous intéresse que quand elle agit ou réagit, et alors elle devient une foule organisée ou une foule psychologique. Toute foule psychologique comporte « une orientation fixe des idées et sentiments des individus qui la composent et l'évanouissement de leur personnalité. » Ces individus ont beau être des hommes exceptionnels, quand ils font partie d'une foule ils perdent leur personnalité propre et s'identifient à l'âme de cette foule dont ils ne sont que des éléments pour ainsi dire anonymes.

La foule est toujours dominée par l'inconscient. Elle est caractérisée par la « disparition presque complète de la vie cérébrale, et la prédominance absolue de la vie médullaire », par l'abaissement de l'intelligence et la transformation totale des sentiments. Ces sentiments transformés, souvent surexcités, toujours exagérés, peuvent être sur les excitements du moment ou les impulsions des meneurs, meilleurs ou pires que ceux des individus dont la foule est composée. Et c'est ainsi que celle-ci peut être aussi aisément héroïque que criminelle. D'ailleurs quand une foule est dite criminelle, elle ne l'est jamais que légalement, au regard des lois ou de l'ordre établi, mais non pas psychologiquement, car au milieu même de ses pires excès, elle croit toujours agir pour un idéal et non dans des intentions criminelles, tant elle est possédée par son idée fixe.

Lui inculquer une idée fixe, cristalliser autour de cette idée toutes les forces instinctives, toute la puissance de son inconscient, voilà le secret pour agir sur la foule. Mais cette idée ne peut pas être abstraite ; les abstractions comme les raisonnements n'ont jamais de prise sur les foules. Pour qu'une idée devienne un puissant mobile d'action pour la masse, il faut qu'elle soit simple, claire, nette, et qu'elle se transforme en sentiment, qu'elle fasse appel à toutes ces puissances affectives qui dorment dans les profondeurs de l'instinct ou de la race, à l'imagination, au besoin du merveilleux et du gendarme ou à ce fond

de fanatisme religieux, — même quand il se manifeste contre la religion, — qui se trouve toujours dans l'âme inconsciente des races.

Car les foules ont toujours besoin d'un dieu. Il n'est pas nécessaire que ce dieu soit une divinité religieuse, et notre époque semble même incapable d'en concevoir de durables ; il peut être un homme, une idée, une doctrine politique ou sociale. L'exemple du communisme, — que Gustave Le Bon ne connaissait pas encore au moment où il composa son livre, mais dont il soupçonnait déjà toute la puissance sous sa forme atténuée du socialisme, — montre d'une façon éclatante combien une idéologie faisant appel aux instincts de la masse a de prise sur les foules, et quel fanatisme religieux, — il n'y a pas d'autre terme, — elle fait naître en elles, les poussant à des révolutions violentes qui bouleversent jusque dans leurs bases les plus profondes des sociétés et les peuples.

Impulsives, mobiles, facilement irritables, suggestibles et crédules à l'excès, intolérantes, simplistes et volontiers conservatrices, malgré leurs accès révolutionnaires, les foules ont rarement pour guide l'intérêt qui est le plus souvent le mobile exclusif de l'individu isolé. Les foules, beaucoup plus que les individus, sont capables de grands dévouements et de grands désintéressements. Et c'est ce qui fait que si leur intelligence est toujours inférieure à celle des individus, leur moralité est souvent supérieure, et nous l'avons vu, même quand elles sont criminelles, elles ne le sont qu'également et non psychologiquement, guidées qu'elles sont toujours par une idée ou un idéal, faux ou vrai, bienfaisant ou nuisible, peu importe, mais jamais par des calculs intéressés dont elles sont d'ailleurs incapables.

« Si le désintéressement, la résignation, le dévouement absolu à un idéal chimérique ou réel sont des vertus morales, on peut dire que les foules possèdent parfois ces vertus à un degré que les plus sages philosophes ont rarement atteint. Elles les pratiquent sans doute avec inconscience, mais qu'importe. Si les foules avaient raisonné souvent et consulté leurs intérêts im-

médiats, aucune civilisation ne se fût développée peut-être à la surface de notre planète, et l'humanité n'aurait pas d'histoire. »

Les foules, malgré tous leurs défauts et leurs excès à la fois qui sont grands, ne sont donc pas toujours condamnables. On ne condamne pas une force naturelle, on la subit, et on cherche à la capter et à l'utiliser. Or les foules, par leur inconscience et leur puissance, sont une sorte de force de la nature, force contenue jusqu'ici par la digue des vieilles contraintes et des vieilles disciplines sociales, mais qui tend aujourd'hui à tout briser et à tout submerger.

S'il est vrai que le règne des foules marque la décadence, ou pour être plus optimiste, le renouvellement des peuples et des races, il est une étape nécessaire dans l'évolution de l'humanité. Rien ne sert de le maudire, car il est une nécessité inéluctable. Il convient de l'accepter comme on doit accepter une fatalité naturelle.

Au reste, les foules plongent toujours dans les profondeurs de la race. L'âme des foules se confond avec l'âme des races, et en traduit souvent d'une façon violente, désordonnée et trouble, les aspirations profondes et les besoins inconscients. C'est ce qui fait leur force. Car une foule composée d'individus de races différentes ne sera jamais qu'une foule artificielle, sans cohésion et sans puissance. Il n'y a de foule véritable, de foule psychologique, dynamique, dans le sens qui nous intéresse, que quand les individus qui la composent sont de même race.

De sorte que nous retompons encore ici sur cette notion fondamentale de la race qui vraiment domine tout. Et nous pouvons conclure, avec Gustave Le Bon qu'en somme les hommes isolément ou en foule « sont toujours conduits par l'âme de leur race, c'est à dire par les résidus ancestraux dont cette âme est la somme. La race et l'engrenage des nécessités quotidiennes, tels sont les maîtres mystérieux qui régissent nos destinées ».

Et ainsi l'âme des foules se rencontre en définitive avec l'âme des races.

MÉDITATION SUR L'HISTOIRE D'ANNAM

Seu-ma Kouang, historien chinois du 11^e siècle, donna au grand ouvrage d'histoire qu'il composa vers la fin de sa vie, le titre de « Miroir général de l'art de gouverner » (*Tu-tri thong-giam*). Il voulait dire par là que l'histoire devait servir surtout de leçon aux princes. C'est là une vieille conception commune à l'Orient comme à l'Occident, où de tout temps l'histoire était considérée comme un sujet d'enseignement ou d'édification à l'usage des souverains et de ceux qui partageaient avec eux les charges et les responsabilités du pouvoir. Ecrite uniquement à ce point de vue ou dans ce but, elle se présentait en Chine et en Annam sous forme de chroniques royales ou d'annales dynastiques, où étaient notés principalement les faits intéressant la vie de la cour et de grands événements comme les guerres ou les révolutions. La vie du peuple n'y apparaissait pour ainsi dire qu'incidemment, et on risquerait de s'en faire une idée fautive en se basant uniquement sur ces historiographies officielles.

Celles-ci pourtant étaient composées en général avec beaucoup de soins et un louable souci d'impartialité.

La tradition voulait que les historiographes fussent choisis parmi de hauts dignitaires réputés par leur conscience et leur intégrité. Elle voulait également que les annales ne fussent jamais publiées du vivant du souverain dont elles relataient l'histoire, et même durant toute la dynastie régnante. Les archives étaient précieusement gardées, et nul ne pouvait en principe s'en servir avant la disparition de tous les personnages qui de près ou de loin étaient mêlés aux événements.

D'autre part, à côté des annales officielles, il y avait les chroniques privées, les *gia-su*, qui leur apportaient un utile et nécessaire complément. Lors de la publication de chaque histoire dynastique, publication qui, comme nous l'avons dit, ne se faisait qu'à la dynastie suivante, les fonctionnaires et les érudits nommés à cet effet ne négligeaient pas de consulter ces chroniques particulières, œuvres de lettrés indépendants, parfois anonymes, vivant retirés de la vie politique ou n'ayant occupé aucune charge publique.

C'est donc dire que l'histoire en Annam, bien que conçue et écrite à un point de vue purement dynastique, est loin d'être dépourvue de toute impartialité, et que si elle vise principalement à donner des leçons aux princes, elle constitue également un « miroir » dans lequel le peuple annamite peut se regarder sans y trouver une image trop déformée de la vie qu'il a menée pendant vingt siècles, à travers bien des vicissitudes et avec des fortunes diverses. Quelle est cette image qui ressort de la lecture des annales de ce pays ?

C'est celle d'un peuple acharné et opiniâtre, plein de vitalité, doué d'une force d'expansion remarquable, de cette énergie un peu passive mais d'autant plus persévérante, qu'aucune difficulté, qu'aucun obstacle ne rebute, assoiffé d'une indépendance qu'il n'a jamais connue pleine et entière, la poursuivant souvent comme une chimère, mais ne se lassant jamais de courir après elle à travers bien des revers et bien des défaites, l'atteignant parfois dans des sursauts d'énergie qui étonnent de la part d'une race volontiers passive et apathique, quand des personnalités puissantes comme un Trần Hưng-Đạo, un Lê-Lợi, un Gia-long, réussissent à incarner pour un moment l'âme nationale et à discipliner de leur forte trempe des potentialités inconscientes et anarchiques.

L'énergie du peuple annamite, il semble qu'il y ait dans cet énoncé une contradiction flagrante, les descendants des Giao-chi ne passant pas pour une race particulièrement dotée d'énergie. C'est pourtant l'exacte vérité, ainsi que l'a observé M. le professeur Pujarniscle dans une page judicieuse :

« L'Annamite, dit-il, que quelques observateurs superficiels seraient tentés de taxer de mollesse et de passivité est loin d'être dépourvu, au contraire, de personnalité, de tenacité, d'énergie. Ce dernier mot peut étonner certains, parce qu'avec nos conceptions occidentales, nous nous représentons l'énergie sous une forme essentiellement active et, en quelque sorte, exubérante. Elle est, pour nous, ordinairement une force qui brise tout ce qu'elle rencontre, au risque d'être brisée elle-même. L'énergie annamite a d'autres caractères-

elle est avant toute chose souple, patiente, insinuante. Le chemin qu'elle prend pour parvenir à ses fins n'est pas toujours le plus direct ; elle y parvient néanmoins, en y mettant tout le temps qu'il faut. Ce n'est pas l'énergie du chêne, qui tient tête à l'orage, c'est celle du roseau, ou plutôt du bambou, si frêle et pourtant si robuste, que les Annamites appellent le Sage, sans doute parce qu'il plie et ne rompt pas, ce qui constitue à leurs yeux la suprême sagesse. »

Et M. Pujarniscle ajoute comme une preuve évidente de cette énergie patiente de la race :

« Cette impression que l'on a quand on considère l'Annamite à travers les siècles, on l'a également quand on l'observe à travers l'espace. L'Annamite trouve l'Annam trop étroit pour lui, il en déborde les frontières, se répand au Cambodge, au Laos, s'y installe, y fait souche, y étend de jour en jour sa zone d'influence, s'y sent si bien chez lui qu'au bout de quelque temps les naturels ont presque l'air d'être des étrangers dans leur propre pays. »

Les deux faits qui dominent toute l'histoire d'Annam, qu'on les embrasse dans le temps ou qu'on les situe dans l'espace, montrent en effet jusqu'à l'évidence la vitalité extraordinaire de ce peuple et sa tranquille et tenace énergie.

Le premier de ces faits, c'est la lutte contre la Chine. Cette lutte apparaît bien, suivant le langage populaire, comme la lutte de l'œuf contre la pierre. L'œuf annamite doit être fatalement écrasé, il n'y a point de doute possible. Le fait est qu'il ne le fut jamais, et que de cette lutte inégale qui s'est renouvelée presque périodiquement tout le long de notre histoire, il est toujours sorti sain et sauf.

Durant la longue domination chinoise qui s'étendait de l'an III avant J.-C. à l'an 938 après J.-C. il y eut des révoltes continuelles, chaque fois durement réprimées, et toujours renaissantes après la défaite. Plusieurs de ces mouvements furent néanmoins couronnés de succès, succès éphémère, mais non moins méritoire de la part d'une nation naissante : révolte des deux sœurs Trưng de l'an 39 à 43, où l'une d'elles réussit même à se faire proclamer reine ; révolte d'une autre femme du nom de Triệu-Âu en l'an 248, révolte de Lý-Bí et fondation d'une première

dynastie Lý de 544 à 562 ; révolte de Khúc Thừa-Dụ en 907, et fondation par un de ses successeurs Ngô Quyền de la dynastie Ngô (939-944), encore incomplètement dégagée de l'emprise chinoise. La première dynastie véritablement nationale fut celle des Đinh (968-986), dont le fondateur Đinh Bộ-Lĩnh, originaire de Ninh-binh où il fixa sa capitale à Hoa-lư, fut vraiment le premier souverain indépendant de ce pays. Il fut l'initiateur, le promoteur de cette longue lignée de grandes dynasties nationales qui ont noms Lê (981-1009), Lý (1010-1225), Trần (1225-1413), Lê (1428-1789) et Nguyễn, qui en mille ans, ont contribué à faire l'unité et la grandeur du pays. Mais même pendant ces périodes de prospérité et d'indépendance, les Chinois ne manquèrent pas une occasion de rétablir leur domination sur l'Annam. Chaque fois, les Annamites se défendirent avec énergie et dans deux circonstances mémorables infligèrent aux Chinois des défaites sanglantes. En 1285, cinq cent mille Mongols envahirent le pays. Le Général Trần Hưng-Đạo, à la tête d'une puissante armée dont tous les soldats portaient gravés sur le front les caractères « Mort aux Tartares ! », les battit à plate couture et les refoula hors du territoire. Ce fut ainsi un Annamite qui eut l'honneur de vaincre les Mongols invincibles dont les hordes disciplinées s'abattirent même sur l'Europe entière. La fin des Trần fut marquée par des troubles qui permirent aux Chinois de revenir encore en Annam et d'y établir leur protectorat pour quelque temps. Lê-Lợi leva l'étendard de la révolte, et après une lutte acharnée qui dura de 1418 à 1427, réussit à reconquérir de façon définitive l'indépendance du pays. Depuis, la Chine ne cherchait plus à nous soumettre politiquement à elle et se contentait d'un droit de suzeraineté nominale qui se traduisait pour le vassal par l'envoi d'un tribut d'hommage à la cour de Pékin tous les deux ou trois ans.

Le deuxième fait dominant de l'histoire d'Annam, c'est la lutte contre le Champa se terminant par l'extermination de ce peuple et l'annexion de son territoire à l'Annam. Cette lutte fut vraiment une lutte à mort qui dura cinq cents ans. Les Chams qui étaient un peuple guerrier ayant atteint à l'école de l'Inde un haut degré de civilisation, furent pour les Annamites un

ennemi peut-être plus redoutable encore que le Chinois, car si ce dernier guerroyait seulement pour son prestige, les premiers luttaient pour leur vie. Ils ne se contentaient pas de se défendre, souvent ils attaquaient, et à maintes reprises leurs armées s'avancèrent jusqu'au Tonkin et approchèrent des portes de Hanoi. Malgré leur ardeur et leur énergie farouche, ils eurent affaire à plus forte partie et furent complètement démembrés en 1470.

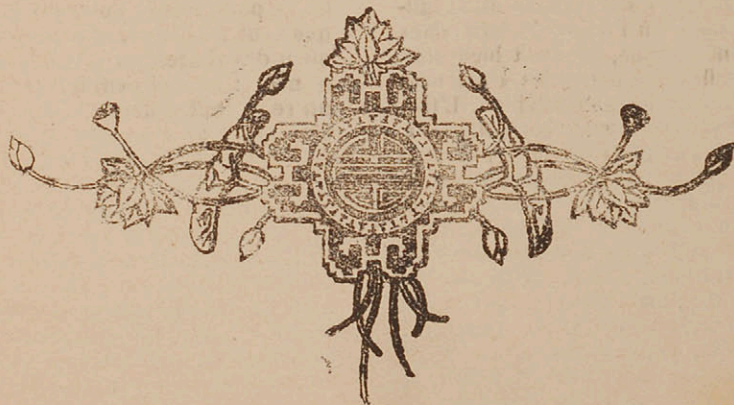
L'histoire d'Annam, en même temps qu'elle nous donne un exemple vivant de la vitalité de ce peuple, de sa force d'expansion, de sa tenacité et de son énergie, amène à d'autres constatations non moins intéressantes. L'une de ces constatations, c'est que les masses annamites d'ordinaire si sages et disciplinées quand elles sont maintenues par un pouvoir central fort, se révèlent volontiers anarchiques toutes les fois que ce pouvoir tend à se relâcher. En dehors de l'organisation communale qui aboutit à la constitution d'une infinité de petites patries indépendantes les unes des autres, elles sont incapables de se discipliner elles-mêmes, et ont toujours besoin d'être menées, guidées, contenues par la main puissante d'un conquérant, d'un fondateur de dynastie, d'un dictateur. Mais bien dirigées, elles sont capables de grands efforts, de grands élans, d'une évolution rapide.

Une autre constatation, c'est que le voisinage d'un grand pays qui cherche conti-

nuellement à étendre sur lui sa formidable emprise, a donné au peuple annamite une souplesse de caractère qui confine parfois à la duplicité. Toutes les relations de l'Annam avec la Chine sont empreintes de ce caractère qui se manifeste par le souci de ménager au moins apparemment ce puissant voisin tout en sauvegardant à l'intérieur sa propre indépendance. Comme la question de « face » avait une grande importance pour les Célestes, les rois annamites manifestaient extérieurement un profond respect pour la Chine, tout en ne manquant pas une occasion de lui ménager des surprises désagréables, si, oublieuse du passé, elle s'avisait de rendre effective sa suzeraineté toute nominale.

Enfin, une troisième constatation, c'est que, quoiqu'on en dise, les sentiments nationaux ont toujours existé dans ce pays, sinon au temps même de la domination chinoise, du moins depuis la fondation des premières dynasties nationales. Ce sentiment se manifestait en temps ordinaire sous forme de loyalisme dynastique, le souverain légitime étant le symbole vivant de la nation, et, dans les périodes de guerre contre l'étranger, Cham et Chinois, il se révélait dans toute la force d'un patriotisme conscient et ardent.

PHAM QUYNH



PAUL VALÉRY ET L'HISTOIRE

Nul ne niera que les « sciences morales » ne deviennent aujourd'hui de plus en plus historiques : on n'enseigne plus la rhétorique, ni la grammaire, mais l'histoire de la littérature et l'histoire de la langue ; la théorie du droit fait place à l'histoire du droit, les théories sur les fondements de la société font place à l'histoire des sociétés, et ainsi de suite. Bref, le « pain des professeurs », ce n'est plus le latin, comme l'assurait un mot célèbre, mais l'Histoire : l'enseignement de la Faculté des lettres est historique d'un bout à l'autre. C'est pourquoi il fallait du courage pour prononcer en pleine Sorbonne, comme l'a fait M. Paul Valéry, un véritable réquisitoire contre l'Histoire. Je n'assistais pas, malheureusement, à cette mémorable séance présidée par M. Gabriel Hanotaux. Mais je m'en console en relisant *Regards sur le monde actuel* : les idées que M. Paul Valéry soutenait à la Sorbonne ne doivent pas être bien différentes de celles qu'il énonce dans ce merveilleux et inexorable petit livre.

Il ne nie pas absolument que l'Histoire soit possible en théorie, mais la façon dont il critique la méthode des historiens laisse à penser qu'il la juge impossible en pratique.

Or, elles sont très vives, ses critiques, mais non pas plus vives que celles que les historiens se sont faites plus d'une fois à eux-mêmes. Au temps même où florissaient l'esprit renanien et le « devenir » hégélien, dans les dernières années du dix-neuvième siècle et les premières du vingtième, au moment où l'Histoire était dans sa plus grande vogue, on avait bien soin de faire la différence entre les « sciences morales » et les sciences véritables. L'Histoire est « une petite science conjecturale », disait Renan ; Fustel de Coulanges écrivait qu'elle « ne sert à rien » ; un autre maître, qu'elle n'est bonne « qu'à contenter la curiosité ». On distinguait ironiquement la « vérité historique » de la vérité sans épithète. L'Histoire est d'abord le relevé des faits importants ; mais qu'est-ce qu'un fait important ? demandait Ch.-V. Langlois. Il faut choisir, non seulement entre les faits, mais entre les ordres de faits : on faisait remarquer que les raisons pour les-

quelles on choisit sont bien loin d'être scientifiques, c'est-à-dire établies objectivement, voire spécifiées. Jadis, on estimait que les faits capitaux, c'étaient l'avènement et la mort des princes, les batailles, les traités de paix : l'histoire était une vulgate qu'on apprenait par cœur. Ensuite c'est l'évolution des institutions et celle de la civilisation, c'est-à-dire des arts et des lettres, qu'on a considérées comme les plus importantes. Aujourd'hui on donne plutôt la prééminence à l'histoire économique et « sociale ». M. Valéry, lui, s'intéresserait plus volontiers, je crois, à l'histoire des sciences, dont les applications lui paraissent avoir lentement et profondément modifié la société : il signale justement que les conséquences de l'invention de l'électricité n'ont pas été étudiées, mais ni celles des grandes découvertes médicales, n'est-ce pas ?... Cependant, entre tous ces points de vue, quel est le point de vue de l'Histoire ? Il serait bon de le déterminer. D'ailleurs, la méthode de classification et d'expression des faits n'est pas mieux établie que la méthode de sélection.

A toutes ces critiques déjà anciennes, qu'il reprend en les creusant et précisant, M. Paul Valéry ajoute celle-ci, qui est un véritable « Achille », comme disait l'ancienne école : dans les sciences, le moment où des conventions bien définies viennent remplacer des notions vagues et confuses marque toujours un large progrès ; mais l'Histoire n'en est même pas encore là. Et puis, ajoute notre critique, en pratique tout au moins, elle compare fréquemment des choses qui n'ont de commun que le nom : le mot peuple, par exemple, a un sens tout différent, maintenant qu'il s'applique à des millions d'individus, de celui qu'il avait quand il s'appliquait à des centaines ou même à des milliers. En pratique encore, les événements qui se sont produits très lentement sont passés sous silence par les historiens : « tel le rôle immense et singulier de la ville de Paris dans la vie de la France depuis la Révolution »... Ne l'a-t-on jamais notée, cette importance considérable de notre capitale ? Je n'en suis pas si sûr que M. Paul Valéry : il me semble que des étrangers même s'en

sont avisés. Mais le réquisitoire n'en est pas moins puissant pour autant.

On distingue couramment entre l'érudition qui serait science véritable, et l'histoire proprement dite, c'est-à-dire l'interprétation des résultats de l'érudition, qui n'est qu'art. L'érudit établit les faits en rassemblant, comparant et critiquant les documents, grâce aux « sciences auxiliaires » de l'histoire et selon des méthodes strictement objectives, dit-on ; il forme une série chronologique de faits rangés sans aucun égard à leur importance : c'est ainsi que les Allemands ont établi leurs *Jahrbücher*, les annales de leur histoire politique au moyen âge. Voilà quelle serait la part de la science pure. Cela fait, le penseur, le narrateur intervient : ces faits, il les classe subjectivement, les ordonne, sacrifie les uns, utilise les autres et compose soit un traité plein de pensée, soit un tableau, un simple portrait, que sais-je ? Et il faut bien reconnaître qu'« écrire » l'histoire, petite ou grande, c'est imprimer la marque de sa personnalité, c'est faire œuvre littéraire. Ainsi l'histoire est un art à base scientifique, fondé sur l'érudition-science. Voilà du moins ce qu'on disait.

Malheureusement l'érudition et ses méthodes ne nous paraissent plus aussi purement scientifiques que naguère. J'ai entendu soutenir par Gaston Paris, dans ma jeunesse, que grâce à la méthode historique (qui, partie chez nous de l'École des Chartes, avait fini par conquérir la Sorbonne), des savants travaillant chacun de son côté devaient arriver mathématiquement aux mêmes conclusions en critiquant le même texte, sauf erreur personnelle ou omission, naturellement. Mais, comme cela ne se produisait presque jamais en fait, on a fini par douter que cela fût vrai même en théorie ; et puis, Joseph Bédier a montré dans une préface célèbre que les fameuses règles philologiques dont on usait pour classer les manuscrits par familles et établir les « éditions critiques » sont d'une valeur bien douteuse. En somme on tend aujourd'hui à rendre au « sentiment », au « goût », à « l'intuition » une grande place dans l'érudition même.

Enfin n'oublions pas l'axiome : « Pas de documents, pas d'histoire. » Or c'est le seul hasard qui préside à la conservation des documents : bien des faits importants ont été effacés par lui, bien des faits sans inté-

rêt conservés ; des points capitaux restent inconnus, faute de témoignages, tandis que d'autres, ir différents, sont élucidés grâce à des témoignages nombreux ; et dans ces conditions comment s'imaginer que l'histoire peut nous procurer une connaissance exacte du passé divers à l'infini ? Par exemple, il est difficile de nier que l'existence du diable au moyen âge ne soit, du point de vue historique le plus strict, beaucoup mieux prouvée que celle de Pisistrate. Devons-nous donc croire plus au diable qu'à Pisistrate ?

En un sens, tout est histoire pour nous et le langage même n'est pas autre chose : c'est le passé seul qui permet de penser le futur. En vivant, nous faisons de l'histoire comme M. Jourdain, en parlant, faisait de la prose ; toutefois, parler en prose sans s'en douter et savoir la grammaire, ce n'est peut-être pas tout à fait la même chose. Eh bien, devons-nous renoncer à établir cette grammaire du passé qu'est l'histoire, à nous y efforcer tout au moins, parce que nos méthodes ne nous permettront jamais de connaître que d'une façon approximative le passé collectif de l'humanité ?

M. Paul Valéry ne dit point cela. Il admire ces « merveilles de l'esprit », ces « traités si bien raisonnés, si sagaces, si riches en jugements profonds sur l'homme et l'évolution des affaires », et même ces tableaux purement pittoresques que sont certains livres d'histoire ; il juge parfaitement légitime que nous jouissions de ces « beaux fruits ». Seulement, ce qu'il trouve mauvais, c'est que cette science si douteuse (ce jeu scientifique, dirait-il presque) influence comme elle fait le gouvernement des nations et du monde.

En effet, « quand un homme ou une assemblée, saisis de circonstances pressantes ou embarrassantes, se trouvent contraints d'agir, leur délibération considère bien moins l'état même des choses *en tant qu'il ne s'est jamais présenté jusque-là*, qu'elle ne consulte ses souvenirs imaginaires ». Voilà ce que déplore M. Paul Valéry, peut-être bien imprudemment, car le système de la table rase et de la création rationnelle a jusqu'à présent donné des résultats bien fâcheux (en Russie par exemple). M. Paul Valéry pense que « Louis XVI n'eût pas péri sur l'échafaud sans l'exemple de Charles 1^{er}, et que Bonaparte, s'il n'eût médité le changement de la République

romaine en un empire fondé sur le pouvoir militaire, ne se fût point fait empereur ». Il pense encore que c'est parce que Bismarck, au congrès de Berlin, était dominé par l'esprit historique au lieu de l'être par l'esprit réaliste, qu'il usa de son prestige pour engager les puissances dans les rivalités coloniales et les maintenir ainsi divisées, au lieu de réclamer pour son pays ces colonies qu'il dédaignait... Est-il bien sûr que le raisonnement et « l'esprit réaliste » n'eussent pas conduit à faire périr Louis XVI sur l'échafaud comme ils avaient conduit à y faire périr Charles 1^{er}, et Bonaparte à se faire empereur comme ils y avaient conduit Octave, et Bismarck à renoncer aux colonies ? Ce n'est rien moins que certain : les solutions qui ont été adoptées ne paraissent ici pas moins rationnelles que les solutions contraires qui eussent pu l'être.

Hélas ! le temps n'est pas encore venu où l'on pourra mettre la politique ou l'économique en équations et en résoudre les problèmes mathématiquement. Elles continueront de n'être pendant bien longtemps que de pauvres petites « sciences morales », où le raisonnement par analogie jouera un rôle immense, et jusque-là souhaitons que ce vaste répertoire de précédents plus ou moins exacts qu'est l'Histoire y soit souvent consulté : il est fort propre à enseigner aux hommes d'Etat la prudence, c'est-à-dire, dans leur partie, la sagesse. Certes, il est très imparfait, ce répertoire, quoiqu'il se soit infiniment amélioré depuis une soixantaine d'années. Pourtant, tel qu'il est, il ne semble pas souhaitable que la politique s'en passe. Car nous nous méfions beaucoup de l'esprit géométrique dans le gouvernement des choses humaines : l'esprit de finesse y semble bien utile, et l'étude de l'Histoire est fort propre à le développer. Il serait dangereux que les juges prétendissent juger selon la seule équité : de même qu'il est sage que ce soient les précédents, pourtant approximatifs, qui les décident, de même il l'est que ce soient les précédents aussi qui décident nos politiques. Craignons l'homme d'Etat qui voudrait rebâtir le monde selon la raison pure.

M. Paul Valéry nous conte, au début de son livre, qu'ayant voulu lui-même, à un certain moment de sa vie, préciser une sorte d'idée virtuelle de l'Europe qu'il portait en lui, et étudier pour cela l'histoire de l'Europe, non seulement il commença d'observer à cette occasion les vices de la méthode historique, mais encore il put noter qu'il n'existait, sous le nom d'histoire de l'Europe, « qu'une collection de chroniques qui s'entremêlaient par endroits ». Et que croyez-vous qu'il conclut de cette dernière remarque ? Que l'Histoire était bien mal faite. Mais il semble qu'il eût pu en conclure autre chose tout aussi valablement.

Car, s'il n'y a point d'histoire de l'Europe, c'est peut-être pour cette raison (qui serait vraiment péremptoire) que l'esprit européen, donc l'Europe, n'existe ou n'existait pas. Il n'y a d'histoire que de ce qui a vécu : jusqu'à ces dernières années, tout au moins, l'Europe n'était qu'une entité géographique. A vrai dire, dans l'antiquité, il y a eu peut-être une Europe, qui d'ailleurs correspondait assez mal à la région que nous appelons ainsi, sous le nom d'empire romain. Il y en eut une seconde, au moyen âge, sous le nom de chrétienté. A sa tête se trouvèrent l'empereur et le pape, puis le roi de France et le pape. Pourquoi le roi de France ? Parce que la France est la plus ancienne des nations. Mais peu à peu les autres nations apparurent, et d'abord la merveilleuse Angleterre. Alors, la chrétienté s'effrita, se cassa, et il n'y eut plus d'esprit européen... S'il recommence aujourd'hui d'en exister un, et quel il est, on serait curieux de le savoir. On serait heureux aussi d'apprendre par quel autre moyen que l'Histoire il est possible de constater son existence. M. Paul Valéry ne nous dit point s'il a pu vérifier son « idée virtuelle de l'Europe » sans recourir à l'Histoire ; il faut avouer qu'on n'imagine pas trop bien comment il y aurait réussi.

JACQUES BOULENGER.

(Le Temps)